

# Cinéma cinéma

Les nécessités intérieures de trois cinéastes, la plastique habitée d'une actrice italienne, 30 ans de studios en images : autant de passionnantes mises en perspective des coulisses du cinéma. TEXTE: TRISTANE CAMPIET

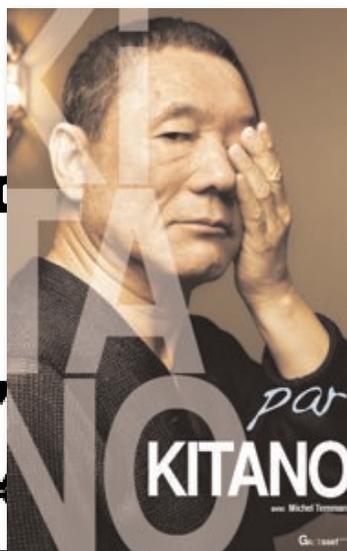
## LE CINÉMA PHOTOGRAPHIÉ

En noir et... blanc souvent jauni : les images proposées dans *Tournages. Paris-Berlin-Hollywood. 1910-1939* ne sont pas n'importe lesquelles. Ce sont celles du cinéma des origines, du cinéma en marche, saisies jadis par les photographes de plateau. Celles des premiers studios, « théâtres de pose » entièrement vitrés – pourquoi Los Angeles fut-elle une destination cinématographique si prisée, si ce n'est pour les 350 jours de soleil par an qu'elle promettait ? Celles des premiers décors, en trompe-l'œil d'abord, construits et reconstitués ensuite. Celles des premières caméras, démesurées, des premières lumières artificielles, dangereuses. Celles d'acteurs mythiques – Charles Laughton, Fred Astaire, Marlene Dietrich... Celle des premiers grands réalisateurs – David W. Griffith, Abel Gance, Fritz Lang, Jean Renoir, King Vidor, Ernst Lubitsch... au viseur ou au porte-voix. Bref, celles relatant « une histoire vivante, une histoire vitale du cinéma » qui restitue parfaitement « l'excitation créative liée aux nouvelles technologies ». Dixit le préfacier, qui n'est autre que Martin Scorsese.

**Tournages. Paris-Berlin-Hollywood, 1910-1939**, Isabelle Champion et Laurent Mannoni, éditions Le Passage, 216 pages, 200 photographies



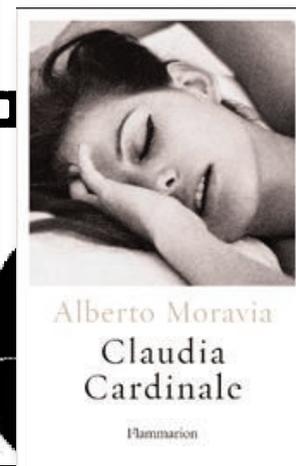
**AU JARDIN DES DÉLICES**  
Nathan Réra, éditions Rouge Profond



**KITANO PAR KITANO**  
avec Michel Temman, éditions Grasset



**L'ULTIMA INTERVISTA DI PASOLINI**  
Colombo & Ferretti, éditions Allia



**CLAUDIA CARDINALE**  
Antonio Moravia, éditions Flammarion

Parcours de réalisateurs, confidences d'acteurs : l'art cinématographique a tant d'autres histoires à révéler que celles montrées à l'écran.

Écrit par Michel Temman à partir des 40 rencontres qu'il a eues avec Takeshi Kitano, *Kitano par Kitano* est bien plus qu'une autobiographie racontée à la première personne : c'est une plongée dans le Japon des années 1950 – celles de l'enfance en petit voyou de rue qui a parfois connu la faim – à aujourd'hui – quand le voyou est devenu « star de l'archipel ». Entre ces dates, un parcours foisonnant et audacieux, d'autodidacte, de comique, de danseur de claquettes, de boxeur amateur, d'homme de télévision, d'acteur, de cinéaste, de romancier, de peintre... Toutes activités qui trouvent leur origine dans « l'expérimentation permanente de son insatisfaction ». Un profil, le gauche – le droit est paralysé depuis un accident survenu en 1994 –, de bouffon du roi aussi, car l'homme se montre volontiers critique à l'égard de son pays qu'il juge trop enclin au conformisme et guetté par l'appauvrissement esthétique et culturel, lui qui revendique précisément la liberté pour l'artiste de créer des œuvres impopulaires. Avec Takeshi Kitano, Paul Verhoeven, le réalisateur de *Basic Instinct*, partage – étonnamment ? – le goût des mathématiques, de la science et de la peinture. Synthèse d'une série d'entretiens menés par Nathan Réra, *Au jardin des délices*

explore l'univers de ce Hollandais pour qui « le cinéma est l'ombre de la vérité ». Un univers à la Jérôme Bosch, où se joue sans cesse l'éternel conflit entre le bien et le mal, où les corps sont filmés comme des champs de bataille – car, à en juger par les forces de destruction à l'œuvre dans l'espace, « il est plus facile de voir l'univers à travers des visions infernales que paradisiaques » –, où le cinéaste prend plaisir à dévier de la norme, à la dépasser, à la détruire. « Vous pensiez ceci ? Eh bien, laissez-moi donc vous montrer cela », tel est le credo de cet auteur qui, passé à Hollywood durant deux décennies et pour sept films, souhaiterait vieillir en Europe, là « où il est encore possible d'aller dîner sans être forcé de parler affaires »...

Il n'était pas seulement cinéaste, il fut aussi poète, critique, écrivain, journaliste. Autrement dit intellectuel – comme l'Italie sait l'être, faut-il le rappeler. *L'Ultima intervista di Pasolini* consigne donc la dernière interview que Pier Paolo P. accorda fin 1975 à un journaliste – Furio Colombo – quelques heures avant d'être assassiné. Mais aussi « seize années de souvenirs » de Gian Carlo Ferretti, professeur de littérature italienne contemporaine, qui côtoya l'homme et étudia l'œuvre. De ce petit livre apéritif, émerge le portrait esquissé d'un être paradoxal, transgressif et par là même innovant, produit de son époque et de son corps (homo)sexuel difficile à vivre. Une créature « de l'excès en bien et en

mal », qui aimait être au-devant de la scène et semblait rechercher la persécution autant que le succès. Mais aussi un homme doué de vision anticipatrice, dénonçant « le cataclysme anthropologique à venir induit par le consumérisme, en même temps que la chute de tout sens des limites, de la tradition, et de la responsabilité ». C'était il y a 40 ans.

Autre interview italienne et précieuse : *Claudia Cardinale...* comme beauté cardinale. Un travail de commande signé Alberto Moravia pour la revue *Esquire*, en 1961. D'emblée, l'écrivain, alors quinquagénaire, pose le postulat qui régira l'entretien : il ne sera question ni de cinéma, ni de politique, ni d'art, ni d'amour... Non, il faudra que des mots surgisse une CC en tant qu'objet physique, naturel. Comme une apparition vénusienne. Et de fait, c'est le portrait d'un corps de 23 ans, habité, qui survient, fait de grains de beauté, d'expressions d'yeux, d'analogies géométriques, de jambes aux « trois espaces réglementaires »... Un corps qui se dépouille avant de disparaître dans le sommeil et s'anime après en être sorti. A ce jeu de questions inattendues, embarrassantes, presque « obsessionnelles », CC se laisse sinon prendre, en tout cas subrepticement aller, se dévoilant sans doute plus qu'elle ne le fera jamais. Et livrant dans ce dialogue hanté d'érotisme contenu, l'une de ces énigmes du corps qui font précisément le cinéma.